
CULTURE - EN GALERIES À BEYROUTH

Ces quatre artistes libanaises qui bousculent le domaine des émotions

ABONNÉS

Trois peintres et une photographe prennent d'assaut la scène artistique en ce printemps beyrouthin. Entre audace, délicatesse, puissance et narration, elles montent au créneau d'un art, féministe ou pas, qui captive, intrigue, dérange parfois, mais s'exprime toujours. « L'Orient-Le Jour » vous les présente.

OLJ / Par Zéna ZALZAL, le 29 avril 2025 à 12h04



Mounira al-Solh, « Two airplanes and the luggage », 2025 (bois, deux sacs de sel, vidéo et son) 60x210x85 cm. Avec l'aimable autorisation de la galerie Sfeir Semler et de l'artiste

Dès la vitrine extérieure, le ton est donné. Cette sculpture en céramique, qu'on y voit, représentant une femme nue qui sort triomphalement d'un coquillage – sur lequel est inscrit le mot « temps » en arabe – en tirant derrière elle sa valise à roulettes, dégage une éclatante impression de puissance. « Elle fait écho à la statue de *L'émigré libanais* installée à deux pas d'ici face au port de Beyrouth. J'avais envie d'en donner ma propre version au féminin, étant moi aussi une émigrée », signale Mounira al-Solh, l'œil pétillant.

Vous l'aurez deviné, la quadragénaire libanaise, qui partage son temps depuis quelques années entre Beyrouth et Amsterdam, est une artiste féministe à l'expression joyusement mordante. En témoigne *Danser avec son mythe*, l'éclatante installation qu'elle avait présentée l'année

dernière à la Biennale de Venise, une oeuvre construite autour de « la réappropriation de la puissance féminine » à travers sa revisitation des narratifs mythologiques qui présentent la femme en victime. Au sein du Pavillon du Liban – qui avait été sélectionné parmi les meilleurs pavillons nationaux de la 60e édition vénitienne – al-Solh s'était particulièrement attaquée au mythe de *L'Enlèvement d'Europe*, fille de la cité de Tyr, au Liban-Sud, emmenée de force par Zeus, métamorphosé en taureau, vers la Crète. A travers un ensemble de peintures, sculptures, dessins, céramiques, vidéos et textiles, l'artiste déconstruisait le mythe en inversant les rôles et en donnant le pouvoir à la princesse phénicienne.

À la galerie Sfeir-Semler de Beyrouth où elle présente en ce printemps une exposition intitulée *Stray Salt* (Le sel égaré), la plasticienne libanaise poursuit son exploration des mythes nationaux, identitaires et de genres, à travers une nouvelle cuvée d'œuvres reprenant le même personnage. Auquel elle a adjoint une autre figure légendaire de Tyr : Elissa, condamnée à l'exil et fondatrice de Carthage.

Au centre de l'espace d'exposition, une barque en bois « transportant » une vidéo aux images mixant références mythologiques et contemporaines emporte les visiteurs dans un temps transversal.

Un effet accru par la série de portraits de faciès coiffés à l'antique, peints dans des monochromes de couleurs vives très contemporaines, et qui jouent délibérément sur le brouillage identitaire et temporel. Impossible de déterminer le style de ces figures d'inspiration tout à la fois romaine, phénicienne, grecque et byzantine à l'instar de toutes ces civilisations qui ont laissé leur traces enchevêtrées dans notre région du monde... Un peu plus loin deux vases-sculptures en céramique incarnent des «

vasques à recueillir les larmes », indique l'artiste. Tandis qu'aux cimaises, des toiles tantôt inspirées des mosaïques, tantôt évoquant *La Piéta* (avec une Europe tenant Zeus à tête d'homme et pattes de bouc dans ses bras), ou encore déroulant une série de variations en technicolor de *L'Origine du monde* (la fameuse toile de Courbet) appliquées au récit des aventures d'Elissa, déploient le monde fantasmé, coloré et ironisant de Mounira al-Solh. A découvrir.

**« Stray Salt » (Le sel égaré) de Mounira al-Solh à la galerie Sfeir-Semler, centre-ville, immeuble Fayad, face au port de Beyrouth. Jusqu'au 1er août.*

Hala Schoukair, la peinture « en points heureux » de dentellière



Une acrylique sur toile de Hala Schoukair. Avec l'aimable autorisation de la galerie Saleh Barakat

Pénétrer à la galerie Saleh Barakat, où Hala Schoukair (qui a opté pour une graphie différente de celle portée par sa mère (NDLR) accroche sa dernière cuvée d'œuvres, réunies sous l'intitulé *The affirmative happiness of a green dot* (*L'affirmation joyeuse d'un point vert*), c'est s'immerger dans un univers de plénitude et de sérénité. Celui dans lequel l'artiste-peintre baigne depuis son retour au Liban en 2019.

Après des décennies passées à New York, la fille de Saloua Raouda Choucair (1916-2017) est désormais installée en montagne, dans le village de Ras el-Metn, où elle a érigé une fondation muséale dédiée à sa mère, pionnière de l'art abstrait au Liban. Dans cet environnement calme et apaisant, l'ex-expatriée goûte au bonheur de vivre « entourée de nature, de cette couleur verte qui m'a toujours attirée irrésistiblement comme aussi de me sentir, d'une certaine façon, de retour auprès de ma mère », dit-elle dans un souffle.

Cette sensibilité qui émane de ses propos nimbe d'une aura à la délicatesse inouïe ses peintures. De grandes compositions, à mi-chemin entre l'abstraction et les influences japonisantes, que cette artiste au pinceau de dentelière réalise à coups de petits points inlassablement répétés. Traités en camaïeux de couleurs tendres et pastel, elles forment des paysages hypnotiques de champs, de vagues, d'horizons, de récifs de coraux ou encore de tourbillons d'une douceur infinie... Et déploient une impression de mouvement tout en diffusant quelque chose de profondément méditatif.

Tandis qu'au centre de la salle, étalées sur un présentoir circulaire, une série de petites œuvres sur papier, réalisées en petits points poinçonnés et lignes cousues au fil et à l'aiguille, reproduisent la vision miniaturisée d'un monde naturel au mouvement cyclique habité d'un murmure cosmique. Intensément détaillée et répétitive, chaque toile, créée à partir de ces marques patiemment posées par l'artiste, conserve une individualité, une trace de la main de cette dernière. Une empreinte de ce long moment d'attention, hors du langage et dans l'émotion, qui fait la force captivante de l'art de Hala Schoukair.

À ne pas rater !

**The affirmative happiness of a green dot de Hala Schoukair à la Saleh Barakat Gallery, Beyrouth, secteur Clémenceau, rue Justinien, jusqu'au 20 mai.*

Maysam Hindy, regard singulier sur univers familial



Maysam Hindy, « A birthday », acrylique sur toile, 71x60 cm, 2024. Avec l'aimable autorisation de la galerie Marfa'

Six ans après son diplôme des Beaux-Arts de l'Université libanaise, Maysam Hindy accroche, pour la deuxième fois, une nouvelle cuvée d'œuvres sur les cimaises de la galerie Marfa'. Dans cette exposition intitulée *On the way home (Sur le chemin du retour)*, son talent de peintre éclate. Son univers, entre étrangeté et mélancolie, est puissant.

Ce qui frappe dans les toiles de cette artiste trentenaire qui représente les choses de la vie quotidienne, son environnement et son entourage humain, c'est la force de suggestion qui s'en dégage. On a l'impression de rencontrer les gens qu'elle peint, de rentrer dans les lieux, à la fois habituels et inquiétants, où elle les fait évoluer. À l'instar du salon de sa grand-mère, où cette dernière, voilée, est assise, cigarette à la main et regard désabusé, sous le portrait de son défunt mari ; Ou chez le boucher, où sa tante, représentée de dos, affiche une élégance inattendue face aux quartiers de viande sanguinolente... Ou encore à cette fête d'anniversaire, où la voisine à la coiffure un peu datée, assise une tranche de gâteau à la main, porte dans son regard tous les potins du monde...

Inspirées des scènes et des lieux de vie de son « foyer » d'origine, son lointain village, ses compositions picturales narratives portent l'empreinte d'un pays à la situation usée. Avec une sincérité confondante, parfois à la limite du dérangent, elles racontent, selon leur auteure, aujourd'hui installée en ville, son désir de retour aux sources de son enfance.

Une envie fantasmée de retrouver un univers inchangé qui s'exprime dans ses toiles « pleines d'histoires contradictoires : entre absence et

présence, obscurité et lumière, personne et espace, réalité et ombre, vie et mort, poids de l'âge et fuite de l'enfance, solitude et plénitude ».

Un talent à découvrir.

*« *On the way home* » de Maysam Hindi à Marfa', Beyrouth, quartier du port, jusqu'au 25 juin.

Rania Matar, des jeunes femmes au cinquantenaire de la guerre



« *Perla, where do I go* », Kfarmatta, 2021, de Rania Matar. Avec l'aimable autorisation de la galerie Tanit

C'est une artiste connue pour ses représentations d'une féminité en éclosion. Une thématique qui revient comme un leitmotiv entêtant dans l'ensemble de son corpus d'œuvres construites en portraits intimes sur fond de témoignage humain puissant.

En 1984, à tout juste vingt ans, elle quittait Beyrouth, en proie aux bombardements, pour aller étudier aux États-Unis. La période connaissait alors l'une des plus importantes vagues d'émigration... jusqu'à ces dernières années.

Aujourd'hui, à l'heure où le Liban commémore le cinquantenaire de sa guerre civile avec une recrudescence de l'émigration de sa population, la photographe des jeunes filles (pas toujours) en fleurs se demande si ces juvéniles modèles qu'elle capture inlassablement dans son viseur, « ne se trouvent pas, elles aussi, à ce même tournant charnière de leurs vies, confrontées à la douloureuse décision de rester ou de partir ».

À la galerie Tanit de Beyrouth, où elle accroche une trentaine de ses récents tableaux photographiques, réunis sous l'intitulé *Where do I go ? Fifty years later (Où dois-je aller ? Cinquante ans plus tard)*, Rania Matar, qui vit toujours aux États-Unis, renvoie les spectateurs – en particulier les spectatrices – de ses œuvres à ce questionnement qui a taraudé sa propre adolescence et qui continue à se poser pour nombre de ses compatriotes, cinquante ans après l'éclosion des « événements » du Liban.

À travers ses portraits de jeunes femmes à la beauté brute, à la présence intense et à la grâce mystérieuse, immortalisées dans divers lieux et régions du pays du Cèdre, l'artiste explore, dit-elle, « la complexité d'un vécu libanais encore et toujours imprégné par la guerre et l'incertitude ».

Si certaines de ses compositions divulguent des repères identitaires précis, l'artiste affirme adresser cet ensemble d'œuvres où les femmes, la terre et l'architecture sont étroitement liées, à « celles qui sont restées ; celles qui sont parties, mais encore celles qui ne pourront jamais partir ».

**« Where do I go ? Fifty years later » de Rania Matar à la galerie Tanit de Beyrouth, Mar Mikhael, jusqu'au 22 mai.*
